

## Prix Guizot – Institut de France 2016

### Discours d'Alain Besançon

La fierté et le bonheur que m'a donné l'attribution du prix Guizot ont dépassé mon espérance. J'espère en dire les raisons.

D'abord, j'ai toujours placé François Guizot au sommet de mes admirations. Comme ministre, alors que nos manuels scolaires en disaient plutôt du mal. Il voulait en effet que la France soit pacifique et riche, ce qui semblait tourner le dos à la *gloire*. Comme écrivain. Son style n'est pas toujours cicéronien et son histoire de la révolution anglaise, qui contient en palimpseste une réflexion sur la révolution française, est animée d'un souffle tragique, et d'une poésie shakespearienne. Comme historien enfin, où il fait couple avec Michelet, comme Racine avec Corneille, Voltaire avec Rousseau. Enfin, j'allais l'oublier, comme fondateur de l'Académie des sciences morales et politiques.

J'ai été reçu, plein de vénération, au Val Richer qui réussit à être la plus charmante des maisons de campagne et à conserver le miroir fidèle et grave de son premier maître. J'ai même regardé le buste de la princesse de Lieven, en me demandant si Guizot avait bien compris qu'elle était la sœur du comte Benckendorff, le chef de la police secrète du tsar Nicolas Ier. Ce lien ténu me conduit à la Russie.

C'est dans la Russie que le hasard et la Providence m'ont jeté dès la fin de mes études. J'espère avoir été l'élève pas trop indigne de mes maîtres, Marc Raeff, de Columbia et Martin Malia, de Berkeley. Mais, dès mon premier livre, paru il y a cinquante ans, *Le tsarévitch immolé*, un instinct m'avait fait mettre au centre un angle de vue dont ni Raeff ni Malia ne m'avaient instruit, l'angle religieux. La première partie de ce livre en effet, s'intitule : *la relation à Dieu* et se continue : terre mère et Mère de Dieu, Pantocrator et Christ humilié, etc. J'essayais de montrer que la structure de cette relation se retrouvait dans la structure politique de ce pays et recevait son illustration dans sa littérature.

Les circonstances, en plus du hasard et de la Providence, m'ont fait dévier de l'énigme russe vers l'énigme du léninisme qui lui est liée. A cette époque on ne savait pas trop ce que c'était. Or, on ne peut approfondir cette question sans être happé par la métaphysique.

Le léninisme est une doctrine. « L'opium des intellectuels » disait Raymond Aron. « Une religion séculière », ajoutait-il. La science définitive et absolue, affirmaient les léninistes. Ni une religion ni une science à mon avis, mais une formation bizarre, *l'idéologie*, où des éléments religieux détruisent le projet scientifique, et où des éléments de fausse science masquent le fond de religiosité. Telle quelle est, cette formation étrange a pris possession de la Russie et d'une partie du monde pendant soixante-dix ans. Elle a fait des dégâts matériels, et plus encore des dégâts moraux dont on commence seulement l'inventaire et qui passent l'imagination. Combien de cadavres, et combien plus d'âmes perdues ! Si on la regarde sous un certain angle la vue se perd dans des abîmes d'iniquité, que seuls quelques artistes ont réussi à sonder. Parmi lesquels deux russes, Dostoïevski, et Vladimir Soloviev. Ils ont rencontré le démon avant qu'il se déchaîne, ce qui les a conduits tous les deux à la religion et à la métaphysique. .

La doctrine a cessé d'être crue vers 1960, et elle est restée d'emploi obligatoire jusqu'en 1990. Elle n'était plus que le signe extérieur du pouvoir et elle se réduisait à un langage. En 1990 elle fut balayée et remplacée d'un seul coup par la religion chrétienne orthodoxe. Depuis le XVIème siècle l'orthodoxie russe est double. D'une part elle est une version parfaitement légitime du christianisme universel. D'autre part elle est une justification sectaire du nationalisme et de l'Etat russes. Sous cette deuxième forme elle nourrit une haine tenace contre le christianisme dans sa version catholique et protestante, et contre tout l'occident, faut-il dire. Remarquons que ce virage subit a conduit des centaines de milliers de propagandistes, de journalistes, de professeurs à changer de métier, ce qu'ils ont fait sans opposer la moindre résistance intellectuelle. En symétrie on a construit ou reconstruit plusieurs milliers d'Eglises. La population russe fut supposée orthodoxe d'un bloc, bien que la pratique effective ne soit pas plus répandue que la pratique catholique dans la France d'aujourd'hui. Ce virage fut très facile. Il a été effectué par le même Etat qui avait imposé le marxisme léninisme. Cette fois au lieu que la religiosité de fond soit masquée par l'idéologie pseudo rationnelle, c'est l'idéologie de l'Etat russe inchangé qui est masquée par la pseudo religion. Il est amusant de voir que le tropisme russe qui en France est de tradition assez fort, ait eu du succès sous sa première forme dans la gauche, alors qu'aujourd'hui c'est à droite qu'on prend souvent au sérieux la forme nouvelle avec autant d'enthousiasme et d'aveuglement. Pour moi, il n'y avait pas lieu d'abandonner mes intuitions d'autrefois. J'ai écrit récemment un petit livre – *Sainte Russie* - pour expliquer pourquoi la Russie est la seule

nation entre toutes les nations d'Europe qui se soit dite *sainte*, pourquoi elle n'est pas plus sainte que les autres, et quel parti avantageux elle a tiré de cette appellation.

Mais enfin, il n'y a pas que la Russie sur terre. Je me suis, à cause d'elle, initié à la théologie. C'est un savoir peu cultivé dans les milieux universitaires. Je crois pourtant que la théologie est une science auxiliaire de l'histoire, vraiment indispensable. En suivant une piste théologique simple, celle de l'interdiction ou de la licéité de l'image de Dieu, j'ai pu trouver dans le maquis de l'histoire de l'art depuis Platon jusqu'à Malevitch une ligne logique et claire . (cf mon *Image interdite*)

J'ai aussi voulu faire un tour amical dans le protestantisme américain. J'avais vécu dans ce pays, qui comme on sait, est un des plus religieux de la terre. Dans la moindre petite ville il y a des douzaines d'églises charmantes, en bois, souvent en bon style palladien. Chacune appartient à l'une des deux cent cinquante *dénominations, persuasions, churches, cults*, issus de la scissiparité indéfinie du protestantisme. Que l'on soit baptiste, wesleyen, presbytérien, épiscopalien, évangélique, on est néanmoins réellement et fondamentalement protestant, d'une piété sincère, inséparable du patriotisme américain. Mes collègues français avaient tendance à regarder les subtils points de doctrine pour lesquels les Européens s'étaient copieusement égorgés, comme des lubies aussi étrangères à nous que les mythes tupis ou guaranis analysés par Lévi-Strauss. J'ai essayé de montrer que ces lubies avaient un sens rationnel.

Il me faut enfin parler du livre que l'illustre jury du prix Guizot a bien voulu couronner, «*Problèmes religieux contemporains* ». Le titre est clair et sans malice.

On parle beaucoup de la crise de l'Eglise. C'est un thème convenu sur lequel je ne m'attarde pas. Je suis comme tout le monde sensible aux inquiétudes contemporaines et je ne sais pas comment les choses vont tourner. Sur la coupole de Saint Pierre il est écrit « *Non praevalent* » et il n'y a qu'à l'espérer.

Deux défis très différents ont été portés à l'Eglise depuis un siècle.

Le défi du communisme léniniste d'abord. Il a été pour l'Eglise une *tentation* parce qu'il semble exister apparemment une zone de recouvrement entre le programme communiste et les idéaux catholiques. C'est faux, mais il fallait montrer que c'est faux. En 1937, le pape Pie XI a publié, à une semaine de distance, deux encycliques, l'une condamnant le communisme bolchevik et l'autre le racisme nazi. Il faut se réjouir de ce que Pie XI les ait

condamnés ensemble alors que beaucoup de ses contemporains ont versé dans le communisme par détestation justifiée du nazisme, ou ont pactisé avec le nazisme par haine justifiée du communisme.

De 1937 à 1990 il y a plus de cinquante ans écoulés. Peut-on dire que l'effort intellectuel remarquable qu'a représenté *Divini Redemptoris* a continué ? Ce n'est pas certain. Pie XII avait une vision claire du communisme. Il pensait que c'était un danger qui menaçait l'univers tout entier. Le nazisme, qu'il considérait comme totalement horrible, était un accident, qui se limitait au monde allemand. Mais pendant la guerre, comme le nazisme faisait des horreurs inimaginables et que l'URSS était entrée contre lui dans la Grande Alliance, il fut gêné dans sa politique. Il n'a pas pu éviter quelques faux pas. En 1945, il a repris plus librement sa politique dans sa cohérence. Il a accueilli la démocratie, soutenu la construction européenne, s'est appuyé sur l'Amérique de Truman. Contre les tentatives d'infiltration, le Saint Siège a répondu par des mesures disciplinaires plutôt que par un effort nouveau de réflexion. A sa mort les pontifes successeurs tentèrent une approche radicalement différente de celle de 1937, que le mot d'ordre de « *dialogue* » résume adéquatement. Malheureusement cette *ostpolitik* ne produisit que des fruits secs. On a reproché vivement à la papauté son prétendu silence de quatre ans sur le nazisme. Le silence sur le communisme fut plus complet et plus systématique et il dura dix sept ans, depuis l'ouverture de Vatican II, jusqu'à la chute officielle du régime léniniste. Nous n'en mesurons pas encore toutes les conséquences.

L'autre défi est celui que porte l'extension de l'islam. J'ai analysé le document conciliaire *Nostra Aetate*. La question des Juifs avait longuement occupé le concile et était parvenue à une conclusion satisfaisante. A ce moment les autorités musulmanes ont dit : et nous ! Et nous ! Alors, comme en symétrie de la délibération sur les Juifs, les pères conciliaires se hâtèrent d'ajouter un additif sur l'islam. Cet additif insuffisamment délibéré, à mon avis, a malheureusement lié les pontifes successeurs, Paul VI, Jean Paul II, Benoît XVI, et le pape actuel. De nouvelles explications seront exigées par les événements.

Pourquoi le Saint Siège, devant ces deux grands défis, n'a-t-il pas su trouver des réponses supérieures à celles produites par les autorités civiles des pays démocratiques d'égale bonne volonté ? A ce point j'approche de la thèse centrale de mon livre. Mon diagnostic est que la cause principale de ces défaillances a été un déficit de compréhension de la réalité. Et s'il y eut ce déficit, c'est que l'Eglise de Rome a lentement abandonné le ministère de l'intelligence qui lui avait été confié depuis ses origines. Je mets l'accent sur

certaines étapes de cet abandon. L'excès puis le délaissement des censures ecclésiastiques. L'institution de *l'index*, qui a duré presque quatre siècles et qui a pénalisé l'éducation intellectuelle des jeunes clercs. La centralisation au profit du siège romain qui se poursuit imperturbablement pendant plusieurs siècles, ne se retirant de la suprématie sur les sociétés qu'en resserrant sa domination sur le monde des clercs. De la sorte, le monde catholique s'est enfermé en lui-même et il est devenu un milieu défavorable à la vie intellectuelle.

Cela ne peut durer toujours. En acceptant pleinement la liberté religieuse au dernier concile, l'Eglise s'est privée des moyens de forces dont elle avait usé et parfois abusé, et cela d'autant plus complètement que ces moyens de force et de contrôle lui avaient déjà été enlevés un à un par l'histoire. On doit donc espérer que la vie de l'intelligence va revenir et que nous regarderons avec une confiance accrue le « *non praevalent* » sur la coupole de Saint Pierre.

Il serait très inconvenant de terminer ce discours par un prêche. Je ne suis pas qualifié pour cela. Mais, comme historien, qui plus est comme titulaire du prix Guizot, j'ai le devoir de prononcer une exhortation sur le caractère central de la réflexion religieuse dans la vie intellectuelle de l'historien. J'ai des prédécesseurs. Auguste Comte, constatant que la société moderne avait besoin d'un principe spirituel, confectionna toute une religion complète, en suivant la maquette de son catéchisme d'enfance. Max Weber, avec génie et plus de bon sens, a donné à la religion le statut d'un système de compréhension du monde en rapport organique avec la structure d'une société. Par exemple le calvinisme et le capitalisme. J'ai voulu l'imiter en essayant de comprendre la Russie orthodoxe ou bolchévique, à travers les formations religieuses de ce pays, les prenant tantôt à l'endroit, tantôt à l'envers. Je peux citer encore de grands exemples, Voltaire, Gibbon, Fustel de Coulanges, Renan, Toynbee, et, entre tous, François Guizot qui n'a jamais séparé son travail d'historien de sa méditation de chrétien.

Notre « laïcité à la française », la longue prégnance du marxisme ou du soft marxisme ont conduit à un certain délaissement de la culture théologique par le milieu des historiens français. Ce qu'ils en avaient, ils l'ont enfermée dans leur for interne. Pourtant comment ne pas se souvenir d'historiens de notre temps, Henri Irénée Marrou, Alphonse Dupront, Pierre Chaunu, Gershom Scholem entre beaucoup d'autres, du profit qu'ils ont tiré de leur culture religieuse et comment elle a enrichi et parfois transfiguré leurs études les plus positives. Je citerai Bossuet en conclusion :

« Comme la religion et le gouvernement politique sont les deux points sur lesquels roulent les choses humaines, voir ce qui regarde ces choses renfermées dans un abrégé, et en découvrir par ce moyen tout l'ordre et toute la suite, c'est comprendre dans sa pensée tout ce qu'il y a de grand parmi les hommes et tenir, pour ainsi dire, le fil de toutes les affaires de l'univers ».